Zeitschrift: Zivilschutz = Protection civile = Protezione civile
Herausgeber: Schweizerischer Zivilschutzverband
Band: 36 (1989)
Heft: 4

Artikel: "Dans chaque cave, des tabous et des manies"
Autor: Auf der Maur, Franz
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-367699

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Récits de témoins oculaires ayant connu les abris de la Seconde Guerre mondiale

«Dans chaque cave, des tabous et des manies»

L'absence de dangers imminents constitue l'un des problèmes – aussi bien psychologique que pratique – de l'instruction en matière de protection civile. Comment faire pour amener notre société d'abondance à prendre au sérieux des dangers dont une paix bien établie éloigne le spectre? Même un cadre, si volontaire et imaginatif soit-il, devrait avoir de la peine à se représenter l'existence sous terre, telle qu'elle serait, s'il s'agissait vraiment d'une question de vie ou de mort. Les récits de témoins oculaires des bombardements de l'Allemagne durant la Seconde Guerre mondiale pourraient nous aider à imaginer ce que serait cette existence. Il ne faut cependant pas oublier que la protection antiaérienne de l'époque était bien moins élaborée que la protection civile suisse d'aujourd'hui, aussi bien sur le plan de l'équipement qu'en matière d'instruction.

En Allemagne, la menace n'est apparue que lentement du ciel, durant la Seconde Guerre mondiale. Il est vrai qu'au début, les Allemands, dont les troupes progressaient sur tous les fronts, n'ont pas pris très au sérieux cette menace, ainsi que le démontre la description d'un exercice de protection antiaérienne à Berlin. Voilà comment le

par Franz Auf der Maur

raconte une secrétaire de l'état-major de conduite de la Wehrmacht – organe suprême de l'armée – dans son journal de guerre (Marianne Feuersenger, «Mein Kriegstagebuch», Heider 1982):
«Notre exercice de défense antiaérienne de jeudi n'a pas été beaucoup plus excitant. Il a commencé par un discours très raisonnable d'un vieux monsieur. J'en ai retiré que le concierge de chaque maison doit impérativement rester vivant, car si son immeuble est démoli, il est seul à pouvoir indiquer le nombre de personnes qui s'étaient réfugiées dans les caves et qui par conséquent doivent en être retirées. L'exercice s'est terminé féeriquement par un petit feu trop vite éteint, qu'il a fallu rallumer, car on devait avoir l'impression de ce qu'était un incendie. Totalement persuadés de notre puissance militaire, nous sommes retournés dans nos logements d'un pas assuré en ayant bon espoir que les avions ennemis ne nous visiteraient pas.» (traduction)

Un Suisse à Berlin

L'espérance se révéla vaine. Et comment arrivèrent donc les avions ennemis? «En 1940 et 1941, ils ne provoquèrent que des destructions peu importantes, bien différentes de celles que l'Allemagne connut dans les dernières années de la guerre». Voilà ce qu'écrit le journaliste suisse Urs Schwarz, correspondant de la *Nouvelle Gazette de Zurich* à Berlin: «Mais les attaques aériennes se faisaient menaçantes, elles marquaient de leurs empreintes la situation et rythmaient la vie de tous les jours». C'est ainsi que la population civile prenait de plus en plus l'habitude de passer les nuits (et par la suite également les jours) dans les abris, que ce soit des caves renforcées par des moyens de fortune dans les maisons ou des abris bétonnés. Dans ses mémoires intitulées «Schicksalstage in Berlin» («Jours de fatalité à Berlin», Lenzbourg 1986), Urs Schwarz décrit les heures d'attente:
«Les Anglais venaient souvent plusieurs nuits consécutives. Puis ils faisaient des pauses. Lorsque les avions arrivaient, ils étaient annoncés par les hurlements des sirènes. Celui qui n'était pas trop fatigué se mettait en route pour l'abri et y passait deux ou trois heures assis sur un banc ou sur une chaise, à lire un livre ou à écouter les conversations qui s'y déroulaient à mi-voix, ou encore il essayait de dormir. Que pensaient-ils donc, tous ces êtres humains pris dans un abri? Rien. Ils semblaient sourds et fatigués. Je n'ai jamais perçu ou entendu une seule parole hostile ou coléreuse à l'endroit de l'ennemi, ni aucune plainte, ni aucun signe de terreur ou de crainte. Pour nous aussi, tout se passait comme si la pensée et les sens avaient été déconnectés. Enfin, le son prolongé des sirènes annonçant la fin de l'alerte faisait une impression bizarre, comme si l'on sortait d'un rêve obscur. Peu avant minuit, les gens se quittaient alors sans un mot, sans une salutation.» (traduction)

Vivre dans la cave

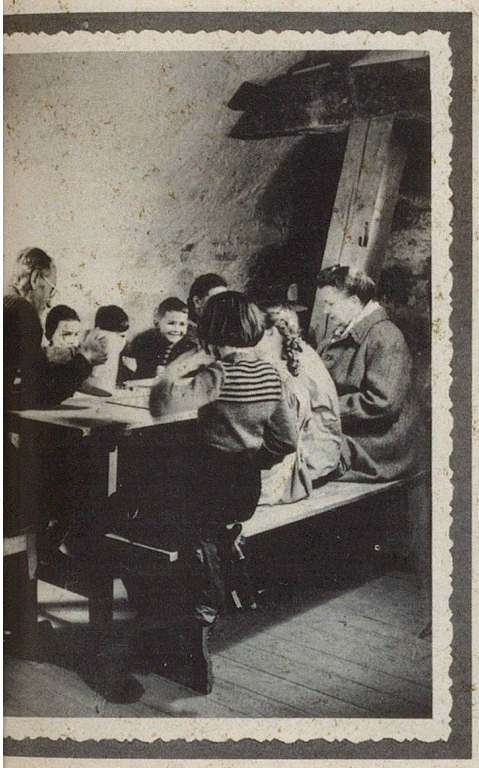
Les années de conflit passèrent et lorsque les armées refluèrent «dans le territoire du Reich», la guerre aérienne pris des dimensions gigantesques en Allemagne. Toutes les villes d'une certaine importance furent en grande partie détruites. La vie se déplaça de plus en plus sous terre, les abris devinrent une patrie. C'est ainsi qu'on trouva dans l'abri, outre les résidants de l'immeuble, des réfugiés d'autres lieux, chassés par les bombes. Une femme, auteur anonyme, décrit de façon expressive

D'hier à aujourd'hui

Les progrès de la technique et de l'organisation

Kw. Les expériences que nous ont rapportées les témoins oculaires de la Seconde Guerre mondiale ont encore toute leur signification actuellement, dans les domaines de la psychologie et de la conduite.
Nos abris modernes ne sont pas comparables à ceux de la Seconde Guerre mondiale – les fameuses caves de la protection antiaérienne – s'agissant de la protection qu'ils assurent. Ils offrent aujourd'hui, par occupant, une surface en plan d'un mètre carré et un espace de deux mètres cubes et demi, ainsi qu'une installation qui rend supportable un séjour de quelques heures à quelques jours. Les abris assurent une protection:
- contre les coups rapprochés d'armes conventionnelles;
- contre les toxiques chimiques de combat (ventilation avec filtre);
- contre les effets de pression des explosions d'armes nucléaires (degré de protection 1 bar);
- contre la radioactivité (jusqu'à 500 Röntgen par heure);
- durant des heures, contre les effets des incendies, de la chaleur, de la fumée et des gaz de combustion.

Sur le plan de l'organisation, notre système actuel de protection de la population n'est pas non plus comparable avec la «protection antiaérienne» de la Seconde Guerre mondiale. L'ancienne descente impromptue à la cave a été remplacée par l'occupation des abris à titre préventif. On allège le poids que représente pour les occupants le séjour de longue durée dans l'abri, par un système de rotation adapté aux degrés des dangers. L'abri assure la réception d'une infrastructure radiodiffusée. Enfin l'organisme de protection civile – du chef d'abri au chef local – ne met plus au premier plan la lutte contre l'incendie et le sauvetage, comme durant la Seconde Guerre mondiale, mais la protection, l'information, les directives et enfin l'assistance à la population. C'est à cette mission principale que sont adaptés les constructions, le matériel, l'organisation et l'instruction dans la protection civile.



comment la vie se déroulait dans les caves, vers la fin de la guerre («Eine Frau in Berlin», Genève et Francfort 1959):
«Le chemin nous conduisait à travers la rue jusqu'à une entrée dérobée; de là nous descendions des marches à travers un couloir qui s'ouvrait sur une cour carrée d'où nous voyions les étoiles au ciel et entendions les bourdonnements de frelon des bombardiers. De nouvelles marches à descendre, des seuils à passer, des couloirs encore et, enfin, nous entrions le cœur serré dans une cave close par une porte d'acier dont les bords étaient recouverts de caoutchouc et que fermaient deux leviers imposants. Officiellement, il s'agissait d'un abri. Mais pour nous, cette cave répondait au nom de trou à rat, de monde souterrain, de catacombe de la peur ou de fosse commune.
Une forêt de troncs d'arbres, qui n'avaient été que grossièrement écorcés, étayait le plafond. Mais même dans ce local étouffant, cela sentait la résine. Le vieux Schmidt répétait tous les soirs les calculs statistiques selon lesquels cette forêt de solives tiendrait le coup, même si la maison devait s'effondrer sur elle.
Les habitants de cette maison sont dans tous les cas convaincus que cette cave – leur enfer – est l'une des plus résistante qui soit. J'y viens maintenant depuis près de trois mois, mais je m'y sens encore étrangère. Dans chaque cave, des tabous et des manies. Dans la mienne, qui était bien vieille, nous éprouvions le besoin d'avoir de l'eau pour la lutte contre l'incendie. Partout, on buttait sur des bidons, des seaux, des pots, des tonneaux pleins d'un liquide noirâtre. Et malgré tout, ma maison a été complètement calcinée, elle a brûlé comme une torche. Tout ce liquide noirâtre n'a pas été plus utile qu'une goutte d'eau.
Madame Weiers m'a raconté que dans sa cave, c'est la protection des poumons qui faisait fureur. Dès que la première bombe tombait, tous les occupants se penchaient en avant et se mettaient à respirer d'une façon courte, en pressant leurs mains contre leur buste. Quelqu'un avait dû dire que cette méthode évitait un déchirement des poumons. Dans notre cave, ici, par contre, les gens ont la «manie du mur». Tous s'assoient le dos contre les murs extérieurs. Un seul emplacement n'y est pas occupé, c'est celui au-dessus duquel se trouve la bouche d'aération. Lorsque la première déflagration ébranle la cave, on passe «au tic du mouchoir»: chacun se met un mouchoir en bandeau sur la bouche et le nez. Je n'ai encore jamais vu cette manie dans une autre cave. J'ignore à quoi peut bien servir ce torchon, mais du moment que ça leur fait du bien...» (traduction)

Du taureau, mâle dominant, à la jument, femelle dominante

«Puis vient l'attaque, une de plus parmi tant d'autres. Mais nous frappera-t-elle cette fois? De longues heures durant, cette question lancinante m'obsède dans l'abri. Autour de nous, ce ne sont plus que ruines, objectifs atteints par les bombes lors des attaques précédentes.» Notre observatrice anonyme poursuit:
«Des bombes éclatent, les murs oscillent. Mes doigts tremblent. Je suis trempée, comme après un travail pénible. Auparavant je passais mon temps dans l'abri à manger du pain beurré. Depuis que j'ai vécu de près un bombardement et que j'ai dû creuser pour aider dans la même nuit des personnes ensevelies à sortir des décombres, je suis rongée par mon angoisse de la mort. Cela commence par les mains moites, puis j'ai une couronne de sueur dans les cheveux, la moelle épinière me fait mal, j'ai des picotements au fond de la gorge, ma bouche est sèche, enfin les battements de mon cœur sont irréguliers. Mes yeux s'attachent à regarder fixement l'un des pieds de ma chaise. Maintenant il faut que je prie. Mon cerveau s'agrippe à des formules, à des morceaux de prières. Jusqu'au moment où ma vague de terreur se retire...»
«Les caves connaissent toutes une certaine forme d'ordre et de hiérarchie. Je l'ai vécu moi-même lors du bombardement qui m'a touchée de près: les personnes qui avaient été ensevelies, blessées ou choquées ont été évacuées de l'emplacement du sinistre souvent par elles-mêmes, dans un bon ordre. Ici également dans la cave de cette maison, les personnes à l'esprit ordonné, qui savent commander, ont de l'autorité. Cela doit forcément provenir d'un archétype inscrit dans l'être humain depuis toujours. L'humanité devait déjà fonctionner de la même manière à l'âge de pierre, par instinct grégaire, par instinct de conservation de la race. Chez les animaux, ce sont en principe les mâles qui commandent le troupeau ou la colonie, par exemple les taureaux ou les étalons dominants. Dans cette cave, il fallait plutôt parler de «juments dominantes». Je ne suis certes pas du style major à la retraite, qui ne supporte pas qu'un homme ou une femme puisse le contester. Je ne l'ai d'ailleurs pas été dans ma vieille cave, où dominait outrageusement un taureau qui rugissait puissamment. Non, la vie communautaire étroite et forcée dans une cave est contraire à ma nature et le sera toujours. C'est pourquoi je me suis toujours distinguée des autres en cherchant mon coin pour dormir. Mais lorsqu'un animal dominant lance son appel, je suis prête à le suivre.» (traduction)

«... soudain, la porte de fer vola en éclats!»

Le 23 novembre 1943, Berlin connut une attaque aérienne particulièrement violente, qui fut suivie par des incendies dévastateurs sur de larges surfaces. Inge Tafel écrit à son époux, qui faisait son service comme officier d'état-major dans une autre ville (tiré de «Kain, wo ist dein Bruder? Was der Mensch im Zweiten Weltkrieg erleiden musste», Munich 1983):
«Je n'oublierai jamais cette nuit d'épouvante. Cela devait ressembler à l'enfer, s'il existe. Plus de mille bombes ont déferlé sur Berlin-Ouest, déversant leurs charges de mort sous la forme d'un torrent de feu, d'éclats et de mines aériennes. Vers 19 h 30, les sirènes hurlèrent. Nous passâmes des heures de désespoir muet dans l'abri antiaérien, craignant en permanence que la prochaine bombe nous soit destinée. Cela n'arriva pas. Pourtant, les doubles portes de fer verrouillées plusieurs fois volèrent soudain en éclat, sous la pression de l'air provoquée par l'éclatement d'une mine tombée à proximité de la maison.
Dehors, c'était un déchaînement de feu. Les gens qui cherchaient un abri pour eux et les petits enfants dont ils avaient la garde, furent sortis de l'abri par la milice antiaérienne, pour aider à éteindre les incendies déclenchés par le bombardement. C'était une entreprise inutile puisque l'on manquait d'eau partout. Tous les occupants de la cave s'en étaient éloignés l'un après l'autre sans un mot, alors que nous attendions encore l'annonce de la fin de l'alerte, laquelle avait du reste déjà été donnée dans l'intervalle.
Pour parvenir à l'air libre, il fallait traverser une cour carrée, car l'autre sortie, que nous avions tenté en vain de libérer à la pioche, était totalement obstruée par des décombres. Lorsque nous essayâmes d'entrer dans la cour, celle-ci était barrée par un mur de flammes....» (traduction) ▲